

A woman with a red headscarf and a gold headband looks thoughtfully to the side. The background is a dimly lit medieval apothecary with wooden shelves filled with jars and a balance scale on a table.

VALERIA MONTALDI

La Rebelle

FEMME MÉDECIN AU MOYEN ÂGE

roman



Pygmalion

Extrait de la publication

VALERIA MONTALDI

La Rebelle

Sous le règne de saint Louis, Caterina exerce la médecine à Paris, à l'Hôtel-Dieu, malgré l'hostilité de ceux qui l'entourent. Libre, devenue enceinte, elle découvre trop tard que son amant est déjà marié, et elle décide alors d'assumer seule son destin. C'est l'époque où la dissection des cadavres, interdite par l'Église, se fait en cachette. Mais le groupe auquel elle appartient est dénoncé et ses confrères masculins décident lâchement de lui faire porter l'entière responsabilité du délit. Abandonnée par tous, Caterina parvient à s'enfuir en Italie où, plus passionnée que jamais par son métier qu'elle reprend à l'hôpital, elle lutte jusqu'au bout de ses forces contre la jalousie et la misogynie de ses confrères.

C'est une vie extraordinaire qu'évoque ce magnifique roman de Valeria Montaldi qui s'est fondée sur des documents authentiques. Car, contrairement à ce qu'on croit, il y eut bel et bien des femmes médecins au Moyen Âge!

Née à Milan où elle habite, Valeria Montaldi a été journaliste pendant vingt ans, spécialisée dans les reportages sur la vie artistique milanaise. Son premier roman a paru en 2001 et a reçu plusieurs prix prestigieux en Italie.

Pygmalion

Extrait de la publication

LA REBELLE

VALERIA MONTALDI

LA REBELLE

roman

Traduit de l'italien par Samuel Sfez



Pygmalion

Titre original :
LA RIBELLE

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor - 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

Copyright © 2011 by Valeria Montaldi
© 2012, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française
ISBN 978-2-7564-0814-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux femmes et à leur courage.

*« Il faut que le scandale arrive,
mais malheur à celui par qui le scandale arrive. »*

Simone Weil, *Cahiers*.

PREMIÈRE PARTIE

Paris, février 1254

LA POINTE EN FER DE LA PELLE heurta une surface dure. Le coup résonna sourdement dans le silence. Thomas s'immobilisa, les mains raidies sur le manche.

Deux pas derrière lui, Guillaume se retourna pour scruter l'obscurité. Il ne faisait plus si sombre : les nuages commençaient à se dissiper, une lueur incertaine dessinait le contour des feuilles de chêne et des ronces nues qui recouvraient le terrain. Plus loin, vers le fossé ouest, dansait la flamme d'une bougie, signe que cette nuit aussi le cimetière abritait un rassemblement de mercenaires.

« Tu es sûr que c'est bien ici ? murmura Guillaume. Comment sais-tu qu'il s'agit du bon endroit ?

— Parce que j'étais là quand ils l'ont inhumée, répondit son compagnon. J'ai vu où ils ont déposé le cercueil. Ça ne peut être que celui de la pendue d'hier : tu sais bien que c'est une fosse commune ; d'habitude, ils enterrent les cadavres à même la terre... Mais assez parlé, plus vite on aura fini, plus vite on s'en ira d'ici. »

Thomas se remit à creuser. La couche de terre s'amenuisait. Quand la pelle résonna une deuxième fois contre le

bois, le jeune homme continua sa besogne à mains nues pour ne pas faire de bruit. Guillaume se pencha pour l'aider : le trou avait été rebouché depuis moins d'une journée, aussi la terre offrait-elle peu de résistance.

« Voilà », murmurèrent-ils à l'unisson quand leurs doigts raclèrent la caisse.

Ils écartèrent la terre qui restait, se redressèrent et demeurèrent immobiles. Soudain, le hululement d'une chouette déchira le silence. Guillaume sursauta et se signa.

Thomas descendit dans la fosse, fit passer un gros câble sous le cercueil, tendit une extrémité à son compagnon puis ressortit. Tenant fermement les deux bouts de la corde, les deux jeunes hommes soulevèrent la caisse et la déposèrent à terre.

Guillaume s'aperçut qu'il tremblait. Cherchant à ignorer la vague de nausée qui lui retournait les entrailles, il plongea la main dans sa poche et en sortit deux petites pointes de fer. Il en tendit une à Thomas et, ensemble, ils firent levier sur les bords du couvercle.

Le cercueil s'ouvrit sans difficulté. L'espace d'un instant, la lueur de la lune flotta sur la fosse puis disparut, cachée par les nuages. À tâtons, les deux hommes saisirent le corps et le posèrent au sol.

Les nuages s'écartèrent, la clarté de la lune illumina le cadavre. C'était celui d'une femme menue. Les cheveux, grossièrement taillés aux ciseaux, encadraient un visage grisâtre aux traits désormais méconnaissables. La mâchoire inférieure déboîtée touchait le cou d'où pendait encore le nœud. La langue émergeait de la bouche grande ouverte tandis que les paupières, enfoncées dans les orbites, étaient fermées. Ses vêtements, semblables à une bure, étaient déchirés, signe que la femme s'était violemment débattue avant d'être pendue.

Guillaume se détourna, se pencha pour vomir.

Avec un sourire moqueur, Thomas saisit à terre le sac qu'il avait apporté, ouvrit l'embouchure et, en quelques

gestes précis, y glissa le cadavre. Il le referma, le chargea sur ses épaules.

Guillaume s'essuya la bouche avec la manche de sa veste et se mit en route.

Accroupis dans la végétation, les jeunes hommes se faulfilèrent jusqu'au mur d'enceinte. Guillaume procédait avec circonspection : il avançait d'une vingtaine de pas, s'arrêtait puis repartait. Derrière lui, Thomas soufflait.

« Le gendarme va commencer le deuxième tour de garde. Si nous ne sortons pas rapidement d'ici, nous allons nous retrouver nez à nez avec lui ! » lâcha-t-il presque à voix haute.

Guillaume le fit taire d'un geste.

« Là-bas il y a une pute avec son client, murmura-t-il, agacé. Qui sait s'ils ne nous ont pas déjà vus ? On ne va tout de même pas se mettre à courir. »

Sans répondre, Thomas dépassa son compagnon et se mit en marche d'un pas vif. Le sac était léger, il avait de bons bras. Guillaume hésita un instant puis le suivit.

Ils arrivaient à l'entrée du cimetière quand un pet sonore, suivi d'un rire gras et d'un juron obscène, les fit sursauter. Les voix, celles d'un homme et d'une femme, étaient toutes proches.

Les deux hommes se dissimulèrent sous le feuillage d'un arbuste et attendirent. Derrière un bosquet de ronces, une bougie vacilla, un bruit de pas retentit mais s'estompa rapidement. Thomas, qui avait laissé tomber le sac à terre, se releva, tendit la tête entre les branches et scruta les ronces. Plus de lumignon en vue.

Il donna un coup de coude à son compagnon et se dirigea vers la sortie.

L'aube pointait à peine, déjà une lueur blanche annonçait le jour. Le vent s'était levé pendant les dernières heures de la nuit et avait chassé les nuages. La lune disparaissait à l'horizon.

Avant de rejoindre l'autre rive, Caterina s'arrêta sur la berge.

La Seine avait la couleur du plomb fondu. Sous les piles du pont, elle décrivait des tourbillons boueux d'où émergeaient des branches cassées. Le courant les soulevait, les faisait tourner puis les ravalait vers le fond. La berge était parsemée de carcasses sanguinolentes, jetées au fleuve par les bouchers de la Tournelle. Une tête de brebis, curieusement intacte, pointait d'un tas de paille détremnée et paraissait fixer l'eau.

Il faisait froid. Caterina rajusta son manteau et s'engagea dans le dédale de ruelles qui menaient du Petit Pont vers la Bièvre. Une charrette tirée par un âne déboucha sur le parvis de Saint-Julien-le-Pauvre ; le grincement des roues emplît la ruelle.

Caterina pressa le pas. Elle était tout excitée, encore incrédule de l'opportunité qui se présentait à elle : d'ici peu, elle obtiendrait enfin ce qu'elle désirait depuis si longtemps.

Pendant des années, elle avait demandé avec obstination à ses enseignants d'accéder à cette expérience, mais tous avaient refusé, même Ibn-al-Latif, le plus savant de ses maîtres. Bien qu'il la considérât comme une élève prometteuse, il lui avait toujours interdit d'assister à ce genre de leçon. Elle avait donc dû se contenter des récits exaltés des rares étudiants sélectionnés par les professeurs. Quoiqu'elle fût interdite par les autorités religieuses et civiles, on pratiquait couramment la dissection : à Montpellier, où elle avait suivi ses études, les médecins orientaux considéraient cet exercice comme fondamental pour l'enseignement. Ils le pratiquaient en secret dans les souterrains ou au fond des bois. Jusqu'à présent, aucun d'entre eux n'avait été dénoncé. Peut-être le silence complice de la communauté médicale avait-il efficacement dissimulé la chose, à moins que les autorités n'aient feint l'ignorance afin de sauvegarder le prestige de l'école. Celle de Montpellier était

Paris, février 1254

indubitablement un centre d'excellence en ce qui concernait l'art médical. Le fait que même les femmes pussent y étudier témoignait d'une ouverture d'esprit peu commune de la part du corps enseignant. Pour cette raison, Caterina enrageait de n'avoir jamais pu assister à une dissection : si les femmes devaient étudier les mêmes matières que les hommes, pourquoi n'étaient-elles pas admises lors de cette expérience ? Elle avait bataillé pour affirmer ce qu'elle considérait comme un droit, mais sans obtenir aucun résultat. Elle avait fini par se résigner, mais à présent, grâce à un coup du destin, tout allait changer.

Souriante, elle poursuivit vers la rue Galande. En passant devant l'Aiglon d'Or, l'auberge fréquentée par les étudiants de l'École des Arts, elle vit un homme recroquevillé contre la porte verrouillée : il ronflait et exhalait une forte odeur de vin. Son manteau avait glissé le long de ses épaules. Caterina saisit les bords et les rabattit sur la poitrine de l'homme soûl. Puis elle tourna au coin de la rue et poursuivit son chemin.

Paris

LA ROUE DU MOULIN GRINÇAIT. L'eau du canal la faisait tourner à vide : l'axe relié à la roue dentée était brisé, le mécanisme ne fonctionnait plus. Des rafales de vent sporadiques tournoyaient autour de l'édifice, s'insinuaient dans les fentes de la porte et soulevaient de minuscules tourbillons de poussière sur le sol en terre battue.

Accroupi derrière le battant, Thomas observait depuis l'extérieur. Aucun bruit, à part les clapotis de la Bièvre et quelques bêlements provenant de la campagne.

Il se redressa, bâilla, s'étira les jambes : la longue marche de la nuit et le poids de son fardeau lui avaient endolori les muscles. Il avança de quelques pas dans la pénombre. Ses mains tendues effleurèrent la meule de pierre, froide et visqueuse. Il les retira aussitôt, retourna à son poste et s'assit, les jambes croisées.

Bon choix, pensa-t-il. Le médecin à qui il venait de remettre le cadavre était malin d'avoir choisi un endroit pareil. Un moulin abandonné que personne n'osait approcher, pas même les chanoines de Sainte-Geneviève qui en

possédaient l'usufruit. Trois ans plus tôt, une peste avait emporté le meunier, sa famille et tous les ouvriers en l'espace de quelques jours. Depuis, le chemin qui conduisait au moulin n'avait plus jamais été emprunté. Recouvert de ronces et de mauvaises herbes, son tracé se perdait à présent dans la végétation.

Il n'avait pas peur. Beaucoup de temps avait passé, les exhalaisons devaient avoir disparu. Si ce que lui enseignaient ses maîtres était vrai, il semblait que les pestilences s'en allaient aussi subitement qu'elles arrivaient. Personne ne connaissait les causes de la maladie, et il n'existait pas d'autre remède que la prière et la pénitence.

Malgré la fatigue, il était satisfait. Le travail dans le cimetière lui procurerait suffisamment d'argent pour payer le loyer de sa mansarde pendant au moins deux mois. Vivre à Paris coûtait cher et il n'ignorait pas quels sacrifices son père, un petit artisan de Bruges, endurait pour financer ses études. Dans sa situation, le moindre revenu supplémentaire se révélait précieux. Aussi, quand son camarade lui avait demandé de l'aider à procurer un cadavre au médecin, il n'avait pas hésité un seul instant. En réalité, Guillaume lui avait également proposé d'assister à la dissection, mais il avait refusé : c'était une chose de déterrer un corps, mais une autre de le découper en morceaux. De plus, cela ne lui aurait servi à rien car il n'avait pas l'intention de se consacrer à la chirurgie. Il lui suffisait d'acquérir les notions de base pour soigner les malades et, s'il parvenait à trouver les bons clients, il parviendrait à s'enrichir.

Le sol crissa au-dessus de sa tête, indiquant que le médecin et Guillaume s'apprêtaient à commencer. Il espéra qu'ils feraient vite.

Rolando fixait le cadavre étendu sur la table. Avec l'aide de son étudiant, il l'avait déshabillé et avait même réussi à enlever le nœud, profondément enfoncé dans la chair.

Le corps ne recevait pas suffisamment de lumière. Celle qui filtrait par la petite ouverture dans le toit était masquée par la grande trémie installée au centre de la pièce. Le médecin décida d'allumer des bougies. Il faisait jour à présent, il y avait peu de chances qu'on aperçoive cette lueur suspecte depuis l'extérieur. Il en alluma quatre, qu'il aligna sur une pierre saillante du mur. Puis il trempa un chiffon dans un seau d'eau et se mit à nettoyer le cadavre.

La peau verdâtre cédait sous ses mains, signe que la *rigor mortis* avait fait son œuvre. Depuis le pubis, couvert d'une toison éparse, une tache sombre s'élargissait, noircissant une partie du ventre.

Les yeux de Guillaume suivaient les moindres gestes du maître. Ce corps inanimé ne lui faisait plus peur. C'était comme si, une fois libéré de ses vêtements, il avait perdu tout aspect humain : rien d'autre qu'un mannequin, comme ceux qu'on brûlait sur la place lors de la fête des fous. Fasciné par les mouvements précis de son maître, le jeune homme observait l'abdomen creux de la pendue, ses petits seins, le sillon écorché autour de son cou. Quand le médecin força sur les os de la mâchoire pour la remettre en place, il fut pris d'un léger vertige mais se contrôla. Il devait résister, il ne pouvait décevoir le maître après qu'il lui eut accordé le privilège d'assister à une dissection. Ce serait peut-être sa seule occasion dans toute sa carrière.

Il entendit un bruissement derrière lui et se retourna. L'autre homme, celui qu'il avait trouvé en compagnie de Rolando à son arrivée et dont il ignorait le nom, s'était approché. Jusqu'à cet instant, il était resté dans la pénombre près de la trémie, aussi Guillaume l'avait-il seulement aperçu fugitivement. À présent, à la lueur vacillante des bougies, il parvenait à distinguer son visage, ses traits délicats, presque féminins. Le jeune étudiant l'observa mieux. On aurait vraiment dit une femme. Non, impossible : le couvre-chef, les chaussures étaient masculins. Il devait s'agir d'un homme, peut-être un peu efféminé, mais

un homme. Un frisson d'inquiétude le parcourut : et si le maître se livrait à la sodomie ? Le jeune collègue efféminé aurait pu être son amant. N'ayant jamais entendu de rumeur en ce sens, il décida de ne pas s'en préoccuper, déjà bien trop agité à l'idée de ce qu'il verrait sous peu. Inutile de se laisser distraire par d'autres pensées.

Le bistouri s'enfonça dans le thorax et la chair s'ouvrit. Rolando saisit les deux lambeaux et les laissa retomber sur les flancs du cadavre. Il empoigna la scie et se mit à entailler les côtes.

Guillaume déglutit. Un relent acide de bile lui brûlait la bouche. Son regard horrifié était encore fixé sur les intestins grisâtres qui sortaient de l'abdomen ouvert. Avant de les couper, le médecin les avait attachés afin que les selles ne s'échappent pas. Le mésentère, parcouru de veines désormais vides de sang, recouvrait presque entièrement l'utérus.

Le grincement de la scie et la voix du médecin parvenaient ouatés à ses oreilles, comme s'ils provenaient de très loin. Quand les côtes furent toutes sciées, ses yeux plongèrent dans l'obscurité. Il glissa à terre avec un gémissement.

Caterina, qui jusqu'alors n'avait pas ouvert la bouche, fit un pas en avant et se pencha.

« Il a perdu connaissance, murmura-t-elle.

— Ne t'inquiète pas, ça vaut mieux ainsi, lui répondit le médecin sans un regard pour l'étudiant. Plus longtemps il reste inconscient, moins il aura d'occasions de te voir et de t'entendre parler. Même si tu portes des vêtements d'homme, ton visage et ta voix te trahissent. Viens plutôt par ici, et observe. Une occasion comme celle-ci ne se présentera peut-être plus jamais. »

À l'aide d'un bistouri à la pointe recourbée, Rolando préleva le cœur. Il le saisit entre ses mains en coupe et l'approcha de la lumière des bougies.

« Regarde, ces cavités sont les ventricules. Les deux cartilages que tu vois au-dessus sont aussi flexibles que les oreilles d'un chat. Sais-tu à quoi ils servent ? »

Caterina secoua la tête.

« À amener le sang vers le cœur. Quand il arrive ici, expliqua-t-il en indiquant le bout de la veine qui sortait du ventricule droit, les oreillettes s'ouvrent pour le laisser passer puis se referment. En revanche, la cavité de gauche est reliée à l'artère, qui apporte les vapeurs au poumon et introduit l'air qui rafraîchit le cœur. Ceci est le roi du corps, Caterina », conclut-il avec passion.

Essayant d'ignorer les effluves de putréfaction qui émanaient du cadavre, la femme s'approcha pour mieux observer. Elle peinait à croire que toutes les merveilles qu'on lui avait enseignées aient un rapport cette pulpe violacée qui gisait entre les mains de Rolando. On lui avait toujours appris que les constellations célestes exerçaient une grande influence sur le corps humain : le Cancer sur le cœur, le Bélier sur la tête, la Vierge sur les intestins. Bien qu'elle n'eût pas de raison de mettre en doute la sagesse de ses maîtres, elle se demandait comment des astres pouvaient conditionner le fonctionnement des organes. Et les animaux ? Les constellations influaient-elles aussi sur leur corps ?

Elle se souvenait encore quand, à peine sortie de l'adolescence, elle avait assisté en secret à la dissection d'un porc pratiquée par son père, Enrico da Colleaperto, maître reconnu à l'université de médecine de Bologne. Quoiqu'il l'autorisât habituellement à assister à ses leçons, il avait refusé cette fois-ci, convaincu qu'elle était trop jeune pour supporter un spectacle aussi sanglant. Elle aurait voulu lui obéir, mais sa passion pour la science avait pris le dessus : elle l'avait donc suivi dans les souterrains où avait lieu la dissection, s'était dissimulée derrière un ballot de paille et avait regardé. Contrairement à ce que craignait son père, elle n'avait pas eu peur. Elle avait observé toutes les phases

Note de l'auteur

Jean de Passavant, Rutebeuf, Robert de Sorbon, Eudes Rigaud, Tazio Mandelli, Egidio di Cortenuova, Manfredi da Sesto, Manfredo Lancia d'Incisa. Les caractéristiques que je leur attribue sont le fruit de mon imagination.

Quant à la substance excitante consommée par le personnage de Raineri, je me suis inspirée de la « solution de Fowler », une potion controversée à base d'arsenic encore utilisée il y a deux siècles dans certaines régions de Carinthie. De manière tout à fait arbitraire, je me suis permis d'en faire remonter les origines au Moyen Âge.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EUCN000471.N001
Dépôt légal : mai 2012